

Un vieil ami

Barbara cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix, il fallait répondre et agir, au plus vite. Son plan tenait en deux mots, sonnait comme un ordre, impérieux, dicté par une pulsion profonde, incontrôlée : venger Victor !

Ce que la lettre contient, un message d'horreur et de souffrance, ravage son cerveau. Elle l'a lue et relue, toute la soirée et une partie de la nuit. Un jour déjà qu'elle souffre, qu'une tempête roule sous son crâne et bat ses tempes, sans trêve. Les mots, les phrases lui reviennent, par vagues ininterrompues. Depuis hier au soir, elle ressasse les mêmes idées noires.

Pourtant, ce matin, dans cette pièce baignée par la lumière matinale, autour d'elle ne reste que le vide, le silence et le doute.

A ses pieds, éparpillées, des portraits de ses parents, de son frère, des photos d'amis, exhumés un peu plus tôt d'une boîte oubliée. De ses résolutions nocturnes, il ne reste rien, sinon des questions auxquelles elle est incapable de répondre. Oubliée, l'envie de meurtre, ou de lui écrire, ou de lui téléphoner, ou de prendre la voiture pour aller le démasquer.

Un peu plus tôt, le jour n'était pas encore levé, résolue, elle avait composé un numéro d'urgence, avant de raccrocher, soulagée. La ligne était occupée. De toute façon, c'était trop long, trop compliqué, et dans dix ans, elle y serait encore. A ce moment, elle préférait une justice expéditive, une exécution. Un tireur, une balle, un corps sans vie, abandonné au bord d'une route de campagne. C'était son idée. Elle avait cherché sur le net, cachée derrière son VPN. En premium, un contrat, c'était deux Bitcoins, c'était donné. Le mode opératoire était simple : un virement anonyme par la blockchain, et en trois jours, tout était réglé. Quelques minutes plus tard, elle s'était ravisée, avait eu peur d'être repérée par des hackers, ou par la NSA; elle n'y connaissait rien, ça la dépassait. Juste après, elle avait pensé, ça lui semblait plus facile, à de la magie noire, à un marabout manipulant des aiguilles, les enfonçant dans les chairs du salaud qui lui avait écrit. Imaginer son corps martyrisé, ondulant sous les assauts répétés de pointes acérées, ça lui avait plu. Mais une fois encore, elle avait renoncé, pas sûre d'être épargnée si le mage se mettait en tête de lui soutirer plus d'argent.

Les mains passées autour de ses jambes remontées sur sa poitrine, Barbara est assise sur le canapé. Recroquevillée, rapetissée. Elle veut disparaître, révoltée par la noirceur de ce qu'elle a lu, hier au soir, et toute la nuit, par ces mots qui accaparent sa mémoire. Après quelques heures, sa vie lui apparaît dévastée, son enfance est éradiquée, ses souvenirs à jamais salis, engloutis dans un torrent de mots terribles, abjects, vomis par un homme indigne, un renégat paré de respectabilité, planqué derrière la bonté. Derrière le bon père, le prédateur.

Lorsqu'elle avait découvert l'enveloppe grisâtre au milieu des prospectus, elle avait cru à un miracle. Il n'y avait pas de timbre, pas de date. Elle avait retourné le pli. Le nom écrit au verso surgissait du passé, lui sautait au visage. Daniel Montellosa réapparaissait, disparu depuis cinquante ans. Son adresse indiquait «Père Daniel Montellosa, Abbaye ND de Venières». C'était tout. C'était énorme, incroyable. Une partie de son passé, de son enfance bourguignonne se dressait devant elle.

En une fraction de seconde, elle avait dix ans. Victor, son petit frère, en images floues, riait, s'amusait dans un rayon de soleil. Daniel, avait dix-sept ans. Quelques semaines avant qu'en famille elle déménage, il était rentré au séminaire. Après, rien, le néant, les deux familles s'étaient perdu de vue. Même à la mort de ses parents, Barbara avait douze ans, Dan, comme l'appelait son père,

n'avait pas donné signe de vie, rien. Du silence, là où elle avait espéré une présence. Elle en avait gardé une certaine amertume.

Précautionneusement, elle avait retiré les deux feuillets qui composaient la missive, les avait dépliés. Elle avait apprécié le bruit singulier du papier, sous ses doigts impatients. Perdue dans sa rêverie, elle n'avait pas entendu son téléphone vibrer. Aude venait de l'appeler, Aude depuis quelques jours ne donnait plus de nouvelles. Le froid s'installait entre elles, la routine de chacune l'emportait sur l'envie d'être ensemble. Barbara s'était promis de la rappeler plus tard, après la lettre. N'y tenant plus, elle avait commencé sa lecture.

D'une écriture régulière, inclinée vers la droite, Daniel avait écrit, tout en haut de la première page.

« Barbara, ma très chère Barbara, ...

Troublée dès ces premiers mots, elle s'était arrêtée, souffle suspendu, séduite, réconciliée, soudain. Son prénom répété, cette façon de lui souffler – Tu vois, rien n'a changé - l'avait touchée. Il voulait gommer le temps, combler le demi-siècle d'amitié dilapidée dans l'absence. Barbara n'y voyait que de la sincérité. Il poursuivait.

... je suis un vieil homme maintenant, un homme usé par le temps, par la vie. Je viens vers toi tel que je suis, avec le besoin de dire la vérité. Je n'espère ni pitié, ni compassion, ni pardon. Je m'en remets à toi, à la personne que tu es devenue et que je ne connais pas. Les miens, frères, abbés, Évêque, Archevêque, ma famille spirituelle, tous m'ont pardonné. Cette idée m'est insupportable ! Au nom de qui peuvent-ils effacer le mal que j'ai fait ? Ma conscience me poursuit, le remord me torture. Je vis un enfer.»

Barbara avait senti monter en elle une inquiétude diffuse. Tout-à-coup, Daniel était grave, torturé, malheureux, disait souffrir d'un mal qu'il taisait encore. Elle s'attendait à en trouver les raisons dans la phrase suivante. Au lieu de cela, il confessait que le souvenir des jours anciens lui chauffait le cœur. Surtout quand avec ses parents, il venait passer le week-end, chez eux, dans la banlieue de Beaune, dans leur grande maison. En quelques lignes denses, sans aucune ponctuation, dans un souffle, il laissait aller ses souvenirs, les teintait de nostalgie. Barbara, voulait s'en souvenir, n'y arrivait pas vraiment. C'était difficile, c'était si loin. Ce passé qu'il magnifiait, elle n'en gardait que peu d'images, et, sans savoir pourquoi, un sentiment partagé.

Ces premières années de sa vie avaient été difficiles. Elle gardait le souvenir d'un passé gâché, haché par le malheur, empli d'événements violents. Son frère, disparu, le déménagement inattendu, incompréhensible, et ses parents, morts, eux aussi, aussitôt après, dans cet accident de la route, elle, seule rescapée, miraculée. Mais orpheline. Une année de cauchemar. Avant, c'était trop loin, elle était trop jeune, c'était vague, même si des visages aux traits imprécis, des rires, une cuisine baignée de soleil, un jardin, un mur de maison très haut, couvert de lierre, lui étaient revenus. C'était trop peu. Elle n'arrivait pas à s'enthousiasmer autant que Daniel. Une heure peut-être à se demander pourquoi, à fouiller sa mémoire. C'était venu d'un coup.

Danou ! Le surnom qu'elle lui avait donné, qu'elle cherchait, tout au fond de sa mémoire. A début, C'est vrai, Daniel l'émerveillait. Dix-sept ans, quand on en a dix, ça en impose ! Elle était subjuguée, éblouie par ce garçon, grand, pas adulte, ni papa, ni professeur. Elle s'était mis en tête de le séduire, de l'aimer. Comme ça, sans réfléchir, un défi, devenu idée fixe, lubie. Dès qu'il approchait, elle faisait l'intéressante, elle gesticulait, mendiait un regard, un sourire, un peu d'attention. Pour rien. Alors elle battait en retraite, dépitée. Devant le miroir de sa chambre, elle se trouvait ridicule, bête, attendant le jugement d'une autre Barbara, la vraie, ses yeux plantés dans les siens. Elle se justifiait, ne comprenait pas. Daniel l'ignorait, alors qu'il passait du temps avec Victor,

son frère, sept ans, un bébé ! Ils jouaient ensemble, ils se disputaient, se chamaillaient, roulaient sur le grand lit. Un lit trop grand pour deux, un lit sur lequel ils auraient pu jouer à trois, elle le voyait bien. Souvent, les garçons s'enfermaient. Elle enrageait quand Daniel, d'une voix impérieuse, lui interdisait d'entrer. Elle croyait mourir, tellement jalouse. De l'autre côté de la porte, il la narguait, ils riaient, ils se chatouillaient de plus belle.

Parfois, à bout, elle voulait les dénoncer aux parents. Toujours elle se ravisait ; jamais, plutôt crever ! Son sale caractère, déjà, trop fière.

Alors, face au miroir, œil noir, menton relevé, elle se jurait que plus jamais elle ne s'abaisserait. Rassurée, elle courrait à son journal dans lequel, une jeune fille avait recueilli un chat, le cachait, tenait conversation avec le matou, lui avouait son amour et sa passion. Elle le rêvait câlin, il était hautain. Elle le voulait sautant sur ses genoux, s'emmêlant dans ses jambes, il cavalait dès qu'elle approchait. Il préférait la compagnie d'une souris. C'était n'importe quoi ! La fille se démenait pour séduire le félin. Danou, le chat, se perchait en haut des meubles, se cachait, ou, retournait embêter le rongeur, l'agaçait de petits coups de pattes, lui mordillait la nuque. Le week-end tournait au cauchemar. Alors, vaincue, amère, rancunière, elle promettait du malheur, au chat, au souriceau, au monde entier. Ensuite, épuisée, elle pleurait. L'amour n'était plus. Une haine tenace la submergeait.

Il devait être vingt-deux heures quand son téléphone avait vibré. Aude rappelait, sans bonjour ni bonsoir, semblait continuer une conversation.

- Tu ne réponds plus à mes messages?

Barbara n'avait plus la force de plaisanter. Dans un souffle, elle avait abdiqué.

- Viens, j'ai besoin de te voir.
- Quelque chose de grave?
- Je ne sais pas. Viens, je t'expliquerai, une lettre que j'ai reçue.

Aude avait pris quelques secondes.

- Je pose la petite chez ma mère, j'arrive.
- Je t'attends, ne tarde pas. Vite !

Lorsqu'elle avait raccroché, Barbara s'était levée. Elle avait besoin d'un alcool, d'un malt écossais, pour affronter la suite de la lettre. La même question lui revenait. Où voulait-il en venir ?

Sans doute mis en confiance par les mots précédents, Daniel semblait apaisé. Il poursuivait.

«Mes parents sont mort peu après les tiens. Ma sœur Marie, disparue elle aussi, loin de moi, il y a presque un an.»

Il recommençait, efficace, il touchait juste, maniait la douceur et titillait la nostalgie avec habileté. Barbara avait posé la lettre sur la petite table, ses lunettes dessus, ne sachant que penser. Pour se donner du courage, elle avait dégusté une première gorgée d'alcool. Daniel, toujours avec ses mots plein de pudeur, évoquait Marie, sa sœur aînée. Barbara s'était sentie honteuse, réalisant qu'elle avait oublié jusqu'à son visage. Rien ne lui revenait. Marie, gommée, disparue, évanouie. La première page se terminait ainsi.

« Le sort s'est acharné sur toi, sur nous. A chaque moment tragique que tu as enduré, j'étais occupé. Ainsi pour ton frère, le merveilleux Victor, mais aussi pour tes parents, tous disparus en été, pendant que j'encadrais des scouts. Il m'a été impossible de me libérer. Je le regrette. J'ai le sentiment très fort de t'avoir abandonné. La honte m'étreint chaque jour et mes prières pour tes proches, emplies de larmes et de regrets, n'y changent rien.»

Dans un dernier sursaut, comme s'il était à bout de souffle, il concluait la première page.

« Aujourd'hui, de notre tribu, il ne reste que nous. »

Barbara s'était rappelée leurs familles unies, toujours ensemble, à partager peines et joies. Une tribu, c'était exactement cela. Chaque week-end, chaque anniversaire, aucune vacances sans se voir. Pour tous les moments de la vie, la présence des uns auprès des autres. La chaleur, la solidarité, l'empathie, l'amitié, aussi forte que l'amour. Tout partager, c'était le credo, le secret qui les liait. Jusqu'aux maladies infantiles, qu'entre gamins, ils se refilaient. Tous en riaient, soignaient rhumes et toux dans la bonne humeur.

Aude était arrivée, comme Barbara interrompait sa lecture. Sans bruit, elle était rentrée, l'avait vu concentrée, s'était assise à ses côtés, puis avait délicatement déposé une bise sur sa joue. De biais, elle parvenait à lire, rapidement. Aude lui avait précisé :

- Je suis au bas de la page.
- Attends une seconde, j'y suis presque.

Quelques secondes après, elle avait ajouté.

- J'ai l'impression qu'il aime se pourrir la vie, ton Daniel.

Elle avait dit « ton Daniel » avec une pointe de reproche. Aude jouait, improvisait, tout le temps. C'était sa passion, Mais surtout, elle voulait rassurer Barbara. Selon elle, Daniel s'apitoyait parce qu'il n'était pas venu, ne l'avait pas soutenu dans ces moments pénibles. Elle avait ajouté :

- Il doit trouver ça très grave de ne pas t'avoir aidé.

Aude devait avoir raison, il n'y avait rien d'alarmant. D'un geste autoritaire, elle avait saisi la lettre, l'avait laissé tomber sur la table devant elles, puis, enserrant le visage de Barbara dans ses mains, elle l'avait attiré contre elle, contre sa bouche, contre son corps impatient. Elles s'étaient évitées pendant plusieurs jours, le désir la submergeait, l'amour revenait à l'assaut. Malicieusement, elle avait ajouté :

- Qu'il se traite de monstre s'il le veut, qu'il se flagelle si ça lui chante, je vais lui trouver un silice, ou un fouet, sur le net. Un colis express, et lundi, il pourra se meurtrir autant qu'il le voudra.
- Laisse-moi finir la première page, il ne reste que le verso, trois petites minutes, rien que trois petites minutes, ... s'il te plaît. Je te fais la lecture. J'aime pas quand quelqu'un lit par dessus mon épaule.

Doucement, Barbara s'était dégagee, avait repris la lettre. D'une voix assurée, elle avait lu la suite. Aude s'était blottie contre elle. Daniel reprenait.

« Barbara, je sais notre brouille enfantine, puérile, mais insignifiante à l'aune d'une vie. Je ne pouvais à l'époque aller dans la voie que tu empruntais. Tu avais à peine dix ans ! Mes parents me voulaient religieux. J'ai obéi, loin de la révolte qui t'animait alors. Aujourd'hui, je redoute ce que tu ressentiras après avoir lu ces mots. Je suis épuisé par la maladie qui me ronge, qui rogne mes facultés chaque jour un peu plus. Ma mémoire s'efface et finira par disparaître. Je m'éteins, à la manière d'une bougie. Certains frères, touchés comme moi, y voient un signe du destin, ou la Providence venue à leur secours. Ils comptent sur le temps pour effacer leurs fautes. Je ne peux m'y résoudre, je ne peux me taire, je dois me confier. Pas me confesser, c'est déjà fait ! Mes méfaits d'hier doivent être connus. Oublier, disparaître, ce serait trop facile. Je serai mon unique juge, avec ma conscience pour procureur. J'ai mené deux vies parallèles. L'une bien rangée, l'autre ponctuée de fautes, par action, hélas, ou par omission, le plus souvent. J'ai parfois résisté, du mieux que je pouvais. Je me suis dénoncé, et j'ai dénoncé certaines pratiques, certains comportements ... »

A ce moment de la lettre, Barbara hésitait encore sur la nature de ses actes. Il semblait sur le point d'avouer quelque chose de grave, mais traînait, prenait des chemins détournés. A ses côtés, Aude pestait.

- Mais de quoi il parle, l'abbé. Il a fait, ou il a pas fait ? Il est incroyable ce type ! Des mots, encore des mots, rien que des mots. Il parle de fautes qu'il aurait commises. Mais quoi au juste, il a dénoncé ses potes, il a honte. J'y comprends rien à la fin.
- Il finira par le dire. Peut-être après, plus bas.
- A ce rythme là, c'est un livre qu'il aurait dû écrire ! J'en ai assez pour ce soir !

Barbara avait repris sa lecture, sentant qu'Aude allait ajouter un commentaire. Elle continuait la phrase interrompue.

... à mes pères, à leurs supérieurs. Ils m'ont entendu en confession. Au sortir du confessionnal, ils m'ont donné leur bénédiction, en réalité, ils m'ont condamné. Plus tard, j'ai écrit à la presse, pensant que c'était la solution. La lettre m'est revenue, décachetée, sans avoir franchi les murs de l'abbaye. Ils m'imposaient le silence. Mes remords étaient étouffés. Sans issue, j'étais prisonnier, entre les murs, entre les gens, dans mon corps, confronté à ma conscience, sous leurs regards accusateurs. J'étais leur traître. Ils me tenaient»

La page était terminée. Cela n'avait pas échappé à Aude, pressée, finalement pas très attentive. L'envie de savoir était contrariée par le plaisir à venir, qui commandait sa volonté. D'autorité, elle avait saisi la main de Barbara.

- On verra la suite demain. Viens !

Ce matin, quand Barbara avait ouvert les yeux, le soleil débordait les rideaux. Un samedi radieux s'annonçait. Doucement, elle avait tendu un bras sur sa droite, voulait constater ce qu'elle présageait ; Aude, envolée. Elle ne restait jamais, à cause de sa fille. Surprise, elle avait senti une vague tiédeur sur l'oreiller. Elle l'avait manqué de peu, s'en consolait. Alanguie, Barbara s'était reprochée de ne jamais lui avoir parlé de sa vie, de tous ces coups du sort funestes qui l'avait ponctuée, de ne jamais lui avoir dit qu'elle était heureuse avec elle, que ce qu'elles vivaient ensemble était le meilleur qui lui soit arrivé, malgré des brouilles passagères. Au moment de se lever, elle s'était promis d'y remédier, à la première occasion.

Pour repousser encore un peu le moment où il lui faudrait reprendre la lettre, Barbara, drapée, s'était levée, apaisée, avait hésité entre une douche ou grignoter quelque chose. Dans le couloir, elle s'était amusée des craquements du parquet. Elle en connaissait chaque latte, s'était appliqué à appuyer sur celles qu'elle savait disjointes. Entre deux plaintes du vieux bois, elle avait distingué un souffle, puis un sanglot étouffé, avait sursauté quand deux bras, par derrière, l'avaient entouré, puis s'étaient refermés sur sa poitrine soulevée par la peur. Elle avait compris lorsque le corps de Aude s'était blotti contre son dos, que son visage s'était calé entre son cou et son épaule. Sa voix dans son oreille avait fini de la rassurer.

- Pardonne-moi ces derniers jours imbéciles, boudeurs. Pardonne-moi mon silence entêté.

Barbara s'était détendue instantanément. Elle la pardonnait, bien sûr.

- Je te croyais partie. Je suis heureuse. Viens, allons manger, j'ai faim.

Elles avaient marché toutes les deux, silencieuses, Aude, un pas derrière, leurs mains réunies.

- Je suis contente que tu sois là.

Sur la table, une jonchée de mouchoirs froissés, éparpillés, entouraient la lettre. Barbara avait compris.

- Tu l'as lu ?
- La suite, jusqu'au bout, puis la lettre, en entier. Je suis effondrée, et si triste pour toi. Ton frère, tes parents ... je ne savais pas et ... oh mon Dieu, toutes ses horreurs, ... comment est-ce possible ?

Barbara avait senti ses jambes se dérober. Le « oh mon Dieu ! » échappé, présageait le pire. Elle craignait un cauchemar. Elle s'était assise, avait appuyé ses coudes sur la table, le visage plongé dans ses mains. Un peu plus loin, Aude s'affairait, préparait des œufs, deux tranches de pain de mie grillaient dans le toaster. Quand Aude s'était retournée, Barbara était effondrée sur la table, face posée sur ses avant bras, la lettre repoussée, un peu plus loin. Inquiète, Aude avait fait glisser les œufs sur une assiette, entourés de trois feuilles de salade, le pain, la salière, et la bouteille d'huile d'olive, posés devant. Elle s'était approchée. Barbara n'avait déjà plus faim, perdue dans ses pensées. Aude lui avait proposé de lire à son tour. La voix mal assurée, elle avait commencé.

«Noël 1965, c'est là que tout a commencé. Une révélation, une vision, un flash ! Une demi seconde allait changer ma vie ...

Comme un ressort, Barbara s'était raidie, de peur et d'angoisse. Ces premiers mots, elle les avait lu, tout-à-l'heure. Avant de retomber sur ses avant-bras. Aude avait repris, un œil rivé sur Barbara, à guetter ses réactions. Son ton se voulait neutre.

... Nos parents allaient partir à la messe de minuit. Je devais les accompagner. Marie devait vous garder, toi et Victor. Un peu après la collation, Victor est monté se laver.»

Barbara, vaguement, avait revu la maison, l'escalier, le damier mural en carreaux noirs et blancs. Et les robinets crochus, becs de métal auxquels elle se griffait parfois. Elle avait pressenti l'ignominie, l'avait repoussée, de toute ses forces, avait crié dans sa tête «Non, pas ça, pas Victor !» Les yeux troublés de larmes, elle avait fait signe à Aude, ou émis un son, elle ne savait plus. Daniel poursuivait.

«Pourquoi suis-je monté cette fois là, quelle force m'a guidé là-haut, je ne sais pas. Encore dans l'escalier, j'entendais Victor siffloter, innocent, ses rires m'attiraient. Il jouait. Ce n'était plus moi, j'étais un autre. Depuis les dernières marches, j'ai vu la porte entrouverte. Je me suis figé, saisi, en proie à des pulsions infernales, jamais ressenties. J'allai entrer au séminaire, j'avais la foi et la volonté de consacrer ma vie à Dieu. Ce que je faisais était mal, je le savais, mais j'étais incapable de résister. La nudité, ce que j'en savais, c'était les statues abîmées, blafardes et quelques mauvais tableaux italiens accrochés aux murs de l'église. L'illusion, ou la folie me guettaient. Par l'entrebâillement de la porte, ... »

Barbara ne pouvait plus respirer. Elle s'était levée, marchait vers l'armoire. Aude s'était tue un bref instant avant de reprendre sa lecture, inquiète de ce qu'allait faire Barbara. Daniel poursuivait :

« ... j'ai vu la pureté, l'innocence, les premiers instants de la création, un monde rêvé, idéal, un monde de paix et de beauté, d'harmonie ; un ange se dressait devant moi.»

Barbara s'était figée, réalisant que rien d'odieux ne s'était produit ce jour là. D'un regard, elle avait demandé à Aude si elle aussi, elle avait le même sentiment. Aude avait souri, gênée. Daniel écrivait ensuite :

«Bouleversé, ces images volées m'obnubilaient. Je suis redescendu. La messe de la nativité, ce soir-

là, de fête devint calvaire. Ce petit corps aperçu, frêle, pâle, m'obsédait, cette pulsion soudaine me tarabustait. Jusque tôt le lendemain matin, je me suis abîmé en prières, agenouillé, couché, nu, face contre terre, sur le carrelage glacé de la chambre. J'expiâis, du mieux que je pouvais. En vain. Le mal était en moi. Je le sentais.»

Barbara avait commencé à fouiller dans l'armoire. Soudain, Victor était sauvé. Ce sentiment lui donnait une nouvelle énergie. Elle voulait rire, elle pleurait, de joie, à bout de nerfs. Daniel continuait à la faire souffrir, laissant deviner des horreurs qu'au but du compte, il n'avait pas commises. Tant que Victor échappait à tout cela, l'espoir perdurait. Aude s'était détournée. Aude savait la suite. Dans son dos, Barbara avait dit :

- Je dois avoir des photos dans une boîte. Ne bouge pas, je vais te montrer Victor. Attends !

C'était une supplique, un acte héroïque, désespéré pour repousser l'inconcevable. Aude n'avait pas répondu, pas vraiment sûre de vouloir mettre un visage sur un enfant martyr, disparu quelques semaines plus tard. Elle ne savait pas. La phrase suivante, elle l'avait lue dans la nuit. C'était un soulagement. C'est la voix enjouée qu'elle l'avait énoncée de mémoire. **Barbara, je jure devant Dieu, que ce soir-là, je n'ai rien fait de plus.**

Barbara ne l'avait pas entendue, la tête plongée dans l'armoire. Elle avait répété, en articulant chaque mot. La voix de Barbara avait couvert les derniers.

- Je l'ai, la boîte de photos, je l'ai retrouvée.
- Barbara ! Barbara, écoute-moi ; il dit qu'il ne c'est rien passé ce soir-là. Tu comprends ?

Barbara ne semblait pas réaliser. Elle avait ouvert la boîte, avait retiré deux paquets de photos enserrés par des élastiques. Fébrilement, après avoir ôté le premier, elle cherchait avidement, rejetait vers la table basse, les vues qui ne l'intéressaient pas pour le moment.

- Tu veux que je continue la lettre ?

Elle cherchait toujours, s'énervait, monologuait, le cerveau divisé, un côté pour les photos, l'autre pour écouter Aude.

- Je suis sûre d'en avoir au moins une ! Oui, vas-y, je t'écoute.

Au lieu de lire, Aude avait résumé le paragraphe suivant. Daniel retraçait son entrée au séminaire, ses tentatives pour dire son trouble, l'extrême compréhension, la complaisance de son confesseur et finalement l'absolution qu'il lui avait accordée. Il s'alarmait, trouvait cela presque immoral. Il disait ensuite avoir été choisi pour encadrer des louveteaux, partis en camps d'été. Ce qu'il y avait vu l'avait sidéré. De nombreux jeunes, attouchés, outragés, trahis par des adultes en qui ils plaçaient toute leur confiance. L'une des phrases l'avait bouleversée. Daniel avait écrit : **«Je garde l'image de ces petits êtres perdus, regagnant leur campement, la lumière de l'enfance effacée de leurs yeux.»**

Aude pleurait doucement lorsque Barbara avait crié. Deux mots, des mots de victoire.

- Je l'ai !

Aude avait regardé le Polaroid, ses couleurs délavées. Le petit Victor soufflait sept bougies posées sur un gâteau. Aude se doutait qu'au travers de ses larmes, elle regardait l'une des dernières photos du petit frère de Barbara. Elle avait saisi le main de sa compagne, lui avait demandé si elle était prête pour la suite de la lettre. Barbara avait acquiescé.

- Il dit ensuite qu'il avait pensé se défroquer, que ses parents l'en avaient dissuadé, disant qu'il

- affabulait, et que son père ...
- Son père !

Aude n'avait pas vu Barbara relever la tête. Elle tenait toujours la photo dans sa main.

- Je vais te lire le passage. Il écrit. «**Mon père, triomphant a ajouté – Regarde, même Victor est parti l'été dernier. Il va bien, nous l'avons vu le mois dernier !->**»
- Et un peu plus loin. «**J'ai alerté ma mère, demandé qu'elle informe la tienne, qu'elle dénonce ceux qui encadraient le camp. Je n'ai jamais su si elle l'avait fait.**»

Le choc avait été terrible. La joie de l'instant d'avant avait disparu. Un masque de souffrance s'était posé sur le visage de Barbara. La photo de son frère gisait au sol, parmi d'autres, tombées de ses mains, puis de la table. Barbara venait de comprendre. Cet enchaînement de catastrophes dans sa vie n'était pas due au hasard. Tout s'imbriquait. Lui étaient alors revenues quelques bribes de conversations entre sa mère et celle de Daniel, tombées dans ses oreilles de fillette. Des images aussi, qu'elle avait oubliées. Les deux mères se tenant les mains, pleurant, répétant que ce n'était pas possible. Plus tard dans le même week-end, dans la cuisine, Victor, apeuré, interrogé, pleurant, s'enfuyant à la fin, courant, s'échappant de la maison. Victor que tout le monde avait cherché, pendant plusieurs heures, jusqu'à la nuit. L'attente, autour de la table. Puis un coups de sonnette, les gendarmes, képis à la main, saluant à moitié, gênés, pour annoncer la terrible nouvelle. Son corps démembré gisait au bas d'une colline. Il avait chuté, il s'était blessé mortellement, un promeneur l'avait aperçu. A destination de Aude, Barbara avait ajouté, dans un râle.

- J'en ai assez. Je n'en peux plus. Arrête. Pitié !

Aude avait poursuivi sa lecture, pour elle-même. Que Daniel soit parti en Afrique, ça n'avait plus beaucoup d'importance. Qu'il ait observé là-bas, les mêmes comportements déviants, ne changeait rien. Il avait finalement avoir cédé, une seule fois, dépassé, pris, incapable de résister. Sans jamais s'excuser ou tenter de minimiser ses fautes. Si ce n'était le crime odieux commis, il aurait pu passer pour quelqu'un de courageux. Il s'en rendait compte, mais il disait sa vérité. Il regrettait, sachant qu'il ne pouvait revenir en arrière.

Barbara n'avait prononcé aucun mot depuis qu'elle raccommodait les morceaux épars de son enfance, qu'elle avait compris ce qui était arrivé à son frère, et les conséquences affreuses sur son enfance et sa famille. Le seul point important, finalement, c'était les derniers mots, tout au bout de la missive. Ces mots, ses paroles sonnaient comme les dernières volontés d'un homme condamné. Aude avait lu à mi-voix, presque pour elle-même. Barbara n'écoutait pas. « J'ai échoué Barbara, j'ai cédé. Voilà la vraie raison de cette missive. Je te demande une délivrance que toi seule peux me procurer. Confie cette lettre à la justice, celle des hommes. La justice divine est trop arrangeante, méconnaît les souffrances qu'elle pardonne et absout. Cela ne réparera rien. Mais, sachant ta mission accomplie, je trouverai peut-être la force de partir serein. Tous les hommes d'église ne sont pas des criminels.»

Le silence était revenu dans la pièce. Aude avait relu la formule d'adieu. Elle était écrite par un homme fatigué, un homme qui savait accomplir par sa confession écrite, le dernier acte important de sa vie.

Partir, rester, Aude hésitait encore. Elle redoutait la nuit à venir, Barbara, seule, engloutie par le silence de l'appartement. La voix de Barbara l'avait tiré de sa réflexion.

- Si tu veux, tu peux y aller. Je me sens mieux.

Sur le pas de la porte d'entrée restée entre-ouverte, Barbara fixe le vide. Lorsque Aude est partie rejoindre sa fille, elle a éprouvé le besoin de respirer l'air vif du dehors, de quitter son salon, après une soirée, une nuit, une matinée, passées en enfer, abattue par le récit cauchemardesque que Daniel lui avait imposé. Elle avait besoin de renaître au monde, d'oublier les noirceurs dans lesquelles il l'avait entraînée.

Loin de la haine initiale qu'elle avait ressentie, des pulsions de mort qui l'avaient assaillie, d'un besoin de crier qui lui avait déchiré les entrailles, il lui semble qu'une décision se dessine. Les derniers mots l'encourageaient en ce sens. Ce qu'elle avait redouté ne s'était pas produit. Daniel n'avait pas outragé Victor. Un autre, inconnu, en était coupable. Il s'en irait emportant son secret, la conscience salie, sauf si un juge en décidait autrement. Car elle allait porter la lettre au greffier d'un Tribunal.

Un peu plus bas dans la rue, une voiture avance doucement. L'homme au volant, visage tourné vers les façades qui défilent devant ses yeux, ralentit. Quand il se gare un peu plus loin, déjà, Barbara s'apprête à rentrer au chaud.

– Madame !

Alors que la porte se referme doucement, au travers de la baie vitrée, Barbara remarque une ombre, puis un bras qui se tend vers la sonnette. Elle sursaute légèrement. A présent, l'homme frappe à la porte, articule - Je suis un ami de Daniel Montellosa, je dois vous parler -

Barbara ouvre la porte. Devant elle, un homme encore jeune, tient dans une main, une enveloppe semblable à celle qu'elle avait trouvée, hier au soir.

– Bonjour Madame je vous apporte une mauvaise nouvelle le père Daniel a été retrouvé mort dans sa cellule il y a de cela trois jours avez-vous lu la lettre que j'avais glissée dans votre boîte le mois dernier ?

Il avait prononcé cette longue phrase d'un seul trait, puis s'était arrêté, essoufflé. Il avait repris, plus calmement.

– Il a laissé une dernière lettre pour vous. Le père supérieur m'a demandé de vous la remettre. La voici. Daniel comptait sur vous. Au revoir.

Respectueusement, très vite, l'homme s'était incliné vers Barbara. A demi retourné, sans un regard, il avait tiré la porte vers lui. Barbara n'avait pas eu le temps de lui dire un mot. Son ombre s'était estompée.

Sous la douche, Barbara est à nouveau dans le doute. L'eau brûlante tombe sur ses épaules, rebondit, ruisselle sur son corps. Un sentiment amer l'étreint. Cette eau qui s'écoule, c'est son enfance, ses souvenirs, sa famille, avalés, engloutis dans le tourbillon glougloutant du siphon.

Attendre Aude, espérer son retour. Après, ensemble, elles décideront. Pour la première fois. De tout. De respecter ou pas la volonté de Daniel, de lire, ou de détruire sa dernière lettre. Elles aviseront.

Ce partage à venir apaise le cœur de Barbara. Dans le secret de ses pensées, elle voudrait que ce soit un nouveau départ.